

LA BIBLIOTHÈQUE DES GÉNIES  
ET DES FÉES  
OU LE FORMIDABLE MAUSOLÉE  
D'UNE ÉPOPÉE MONDAINE

■ CLAIRE DEBRU ■

« **D**es contes de fées! »  
N'en déplût aux sentinelles de la hiérarchie littéraire, aux garants de la fraîche victoire des Anciens et aux impitoyables bataillons qui, à peu de temps de là, s'apprêtaient à fouler triomphalement le sol calciné de Port-Royal, il fut une saison faste au pur divertissement dans le monde des lettres françaises.

C'était après l'installation de la cour à Versailles et la révocation de l'édit de Nantes, avant la guerre de succession d'Espagne et le retour de l'austérité ; l'âge d'or de Louis et du royaume unifié. L'heure était festive. Ainsi, entre deux parties de colin-maillard, parmi les intimes des salons les plus huppés et jusque dans la chambre du roi, l'on s'étourdissait de contes de fées.

À peine apparue, l'affaire suscita bien des agacements. Car tant que les « contes de bonnes femmes », comme disait Furetière, étaient brodés en tapisserie par des oisives de la petite noblesse claquemurées dans leur boudoir, les honnêtes messieurs prenaient leur mal en patience et ricanaient en attendant la chute des derniers avatars de la préciosité.

## ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

---

La Bibliothèque des génies  
et des fées  
ou le formidable mausolée  
d'une épopée mondaine

Mais quelques hommes de lettres en vue – au rang desquels un fameux académicien, Charles Perrault, eut l'audace de figurer – se commirent soudain dans ce qu'il convenait d'ores et déjà de considérer comme une mode, au grand dam des censeurs.

Impossible, donc, d'échapper à ces « fables ridicules » fleurissant de toutes parts (1) ! Quiconque se piquait de lettres s'en emparait pour affûter ses armes, le *Mercur*e galant s'en délectait ouvertement et, faisant écho aux goûts du roi lui-même, les courtisans flattaient en chœur le phénomène :

« Les contes de fées ont été longtemps à la mode, et dans ma jeunesse, on ne lisait guère que cela dans le monde », évoquerait plus tard Antoine Hamilton, non sans nostalgie.

Dès 1699, l'abbé de Villiers se plaignait quant à lui de « ces contes dont on nous assassine depuis un an ou deux » (2) ; le malheureux... S'il avait dormi cent ans, à l'instar d'une certaine princesse, il aurait cru, à son réveil, être en plein cauchemar : car durant ce drôle de siècle (1690-1790), la publication enfiévrée de contes de fées ne s'était point alanguie. Au contraire, déclinée sur tous les tons, contaminée par les courants orientaliste, licencieux, parodique et même moral, cette mode insensée avait fait long feu ; à son couchant, qui plus est, un fou furieux dénommé Mayer lui avait édifié un formidable mausolée qui saurait rappeler à la postérité la fortune de ces mignardises que l'Ancien Régime avait élues pour ultime festin.

Obscur typographe originaire de Toulon, Charles-Joseph de Mayer entreprit en effet à lui seul, de 1785 à 1789, l'édition d'une anthologie titanesque : *le Cabinet des fées ou Collection choisie des contes des fées et autres contes merveilleux* (Amsterdam, Genève, Paris) : le plus important recueil de contes de fées jamais établi, longtemps demeuré dans le secret de l'anecdote bibliophilique avant de jouir – fort tardivement et dans l'enceinte privée de l'université – du statut de monument de l'histoire littéraire française.

Fallait-il être fou, il est vrai, pour imprimer *quarante et un* volumes in-8° comprenant chacun environ cinq cents pages de ces fanfreluches hautement décrites par l'intelligentsia académique, écrites en France depuis la fin du Grand Siècle jusqu'à l'aube de la Révolution !

Et pourtant, les très respectables éditions Honoré Champion ont adopté à leur tour cette excentrique idée, et s'engagent depuis

## ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

---

La *Bibliothèque des génies  
et des fées*  
ou le formidable mausolée  
d'une épopée mondaine

le début de l'année 2004 dans une aventure qui les occupera le temps d'une décennie, pour le moins. Car les vingt-deux volumes que devraient compter leur *Bibliothèque des génies et des fées* reprendront les textes précédemment parus dans le fameux *Cabinet des fées*, naturellement augmentés d'un appareil critique conséquent et surtout des œuvres sensuelles et parodiques que Mayer avait soigneusement évincées de sa sélection.

À la présentation très hiérarchique de l'anthologie qu'avait élue son illustre prédécesseur, Champion a préféré une édition à la fois chronologique et thématique de la sienne (dont on regrettera la numérotation confuse en regard des dates de parution), déroulant d'emblée son tapis rouge à la reine incontestée du genre, madame d'Aulnoy (premier tome), avant de s'incliner galamment quoique légitimement, nous le verrons, devant les sommes des conteuses du Grand Siècle (deuxième tome, paru en février 2005), pour soumettre ensuite au lecteur l'œuvre du comte de Caylus puis, cet hiver, celles de mademoiselle Lhéritier et des conteurs du XVII<sup>e</sup>.

### « Ces contes dont on nous assassine »

Ces ouvrages éclairent les temps forts de la triomphale conquête du conte de fées français, désormais à la portée du lecteur contemporain... Lequel lecteur s'étonnera sans doute de se voir soudain convié à parcourir quelques dizaines de milliers de pages de contes jusqu'alors occultes – à l'exception, certes, des récits de Perrault, et de deux ou trois titres de madame d'Aulnoy.

Car enfin, pourquoi les avait-on *oubliés* ? Comment cette mode qui fit fureur, et comment cent ans de sarabande féerique compilée en quarante et un volumes ont-elles pu s'effacer de la mémoire littéraire collective ? Le soupçon est là, légitime : il faut que ces contes soient illisibles... voire très mauvais.

À coup sûr, ils ne correspondent guère au modèle établi au XIX<sup>e</sup> siècle, encore en vigueur dans la représentation contemporaine que s'en fait le public. Ces ancêtres présentent un tout autre visage, et un caractère aussi capricieux qu'affirmé. Encore convient-il de s'entendre sur la singularité de ces petits textes, si français...

## ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

---

La Bibliothèque des génies  
et des fées  
ou le formidable mausolée  
d'une épopée mondaine

### Les amuse-bouches des salons

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les frères Grimm collectent en Allemagne les contes de tradition orale et ont pour projet la conservation d'un patrimoine menacé. Bénéficiant alors d'un lectorat considérablement élargi par les progrès de l'alphabétisation, l'accès à la lecture de la petite bourgeoisie, les publications en journaux et l'émergence de grands illustrateurs dans toute l'Europe, leurs contes rencontrent immédiatement la faveur du public populaire puis enfantin, sans qu'une quelconque censure religieuse n'entrave leur ascension. La simplicité de leur style, le caractère « universel » (si cher à Bettelheim) des structures narratives et des motifs qu'ils consignent expliquent également la facilité avec laquelle ces contes franchissent les frontières européennes pour nourrir les recueils de *Mother Goose* américains. Un peu plus tard, le Danois Andersen parviendra également, dans une moindre mesure toutefois, à s'affranchir du seul lectorat adulte pour que soient déposés entre les mains des petits Occidentaux quelques-uns de ses contes en albums illustrés – seule promesse d'immortalité que l'on connaisse au conte de fées.

Finalement, l'équation du succès s'esquisse avec clarté. Un mouvement culturel fort en est le préalable : les Grimm sont des folkloristes, Andersen s'affirme en maître du romantisme, la comtesse de Ségur consacre son œuvre aux enfants. En d'autres termes, observant les lois du modernisme littéraire, ces auteurs ont su se frayer un chemin jusqu'à nous en tant que chefs de file d'une entreprise ambitieuse vouée à marquer son temps. À cette qualité s'adjoint l'indispensable simplicité du conte, son format court, sa langue épurée, son univers sobre, dépourvu de renvois outranciers à une époque ou à une civilisation disparue.

Or, les contes français du *Cabinet des fées* ignorent superbement cet évangile. Liberté, sophistication, esprit romanesque : telle serait plutôt leur Trinité. Nés sous la plume d'écrivains méconnus voire anonymes (pour la plupart ravis de se tapir dans l'ornière de l'anecdote), ils font bombance de fins dialogues, d'enchâssements, de descriptions détaillées de garde-robes fabuleuses ou encore de *tableaux de mœurs*. À l'exception de quelques auteurs licencieux tels que Voisenon ou Crébillon, la plupart des conteurs s'interdit ainsi

## ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

---

La *Bibliothèque des génies*  
et des fées  
ou le formidable mausolée  
d'une épopée mondaine

l'entrée au Parnasse. N'oublions pas, en outre, que ces conteurs sont aux deux tiers de leur nombre des conteuses, ce qui ne favorise guère une hypothétique consécration.

Surtout, face à cette somme de textes hyperréférentiels et dont le format avoisine parfois celui du roman, distinguer le bon grain de l'ivraie relève du défi. Disparate, l'ensemble apparaît à première vue incohérent, malgré l'aspect quantitatif de la production et l'indéfectible élection de l'univers merveilleux qui le caractérise.

Ce premier élément pour expliquer l'obscurité dans laquelle ont été tenus nos contes de fées se doit cependant d'être nuancé, ne serait-ce que par égard pour l'exception Perrault – exception qui va directement nous amener à circonscrire la spécificité de la féerie française.

Au lendemain de son cuisant échec dans la querelle des Anciens et des Modernes, l'académicien choisit quelques contes « de campagne » et accommode ainsi un patrimoine rural bien trivial, héritage des nourrices et des mères-grand, à la sauce mondaine... et catholique. Entendez qu'il congédie dans le même temps les mythes antiques chers à ses adversaires, le paganisme qu'ils triment et, finalement, tout leur magasin des accessoires : Perrault préfère un chat botté au service de Sa Majesté aux faunes et aux satyres esclaves de demi-dieux, invente des « bûcheronnes » (*le Petit Poucet* ; le mot est de son cru), des pantoufles de verre (que bien à tort, les rationalistes du XIX<sup>e</sup> siècle s'entêteront à changer en vair), sauve *in extremis* la trop curieuse épouse de Barbe-Bleue parce qu'elle prie le Seigneur de la prendre en pitié, vante les mérites de l'esprit contre ceux des seuls appâts (*Riquet à la houppe*), associe les vers à la prose et ne recule, en somme, devant aucune provocation.

Mais si l'innocente occupation d'un cercle mondain devint en son temps la grande affaire du domaine des lettres françaises, l'académicien doit à ses consœurs, rassemblées par Champion dans le deuxième volume de la *Bibliothèque des génies et des fées*, d'avoir été introduit en féerie.

Car aux origines de la mode, le conte de fées était verbe. C'est dans l'art de la conversation, via l'émulation des salons, qu'il a d'abord été mitonné. Les récits eux-mêmes font d'ailleurs souvent la part belle à l'éloquence.

Mademoiselle Lhéritier, nièce de Perrault, recevait le dimanche

## ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

---

La *Bibliothèque des génies  
et des fées*  
ou le formidable mausolée  
d'une épopée mondaine

et le mercredi les hôtes qui avaient « recueilli » ou « composé » un conte de fées dans la semaine pour qu'il fût dit et amélioré en un effort commun par une aimable compagnie. Dès lors, évoluant dans les mêmes cercles, partageant leurs trames narratives, les auteurs allèrent parfois jusqu'à écrire des contes très similaires... Ainsi se délectera-t-on de la version audacieuse du *Riquet à la houppe* de mademoiselle Bernard, qui souffrit hélas de la concurrence de son illustre rival, et dont l'issue s'achève par cet amer constat : « Les amants à la longue deviennent des maris. »

Le désenchantement sentimental ; telle est en effet la prérogative de ces dames qui, sans relâche, du XVII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, dessinèrent une esthétique de l'amour des plus inattendue au sein d'un genre qui semble, de prime abord, assez rigide dans ce domaine.

Pourtant, nos conteuses souscrivent rigoureusement à l'emploi des motifs imposés : le récit se situe en un temps et un lieu indéterminés, les reines se désespèrent de n'avoir point d'enfants, les fées sont laides et mauvaises ou belles et bonnes, le mariage enfin demeure la seule résolution possible d'une intrigue entièrement vouée à l'hymen des amants.

Mais si elles ont tendance à projeter leurs personnages dans un fantasme de royaume à l'image de cette cour versaillaise qui suscite alors tant de convoitise, si elles s'obstinent à magnifier la vie mondaine et fastueuse à laquelle elles aspirent, leurs ambitions dédaignent tout pragmatisme et elles ne brandissent nul étendard féminin.

Non, ces dames trouvent le salut dans l'exercice de leur imagination.

### Voyages immobiles

Alors que les conteurs s'engouffrent, à la suite de Perrault, dans la brèche de la critique culturelle, de l'ironie ou de la satire dans la seule intention d'édifier le lecteur, les femmes s'en tiennent donc à l'exploration des transports de l'âme... Signe évident de persistance d'un élan romanesque précieux, l'introspection

## ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

---

La Bibliothèque des génies  
et des fées  
ou le formidable mausolée  
d'une épopée mondaine

sentimentale est poussée le plus loin possible. Cent fois les princesses s'interrogent sur leurs sentiments et s'inquiètent de l'ardeur de ceux de leurs amants. Elles s'habillent pour plaire ; la magie ne s'exerce qu'en faveur de l'amour.

Et qu'elle soit de fureur ou de douceur, la passion a tous les pouvoirs, y compris celui de déniaiser ces héroïnes qui se révéleraient indignes de leurs créatrices si elles n'étaient civilisées par l'instruction : « Rien n'ouvre tant l'esprit que l'amour, il polit même les plus brutaux. (3) » Ainsi le fleuron de la séduction urbaine se trouve-t-il en plus d'une occasion mis en abyme – voire allégorisé par mademoiselle Lhéritier dans *les Enchantements de l'éloquence*. La structure des contes en est profondément affectée, et il n'est dès lors guère surprenant de retrouver l'usage des récit cadres et de l'enchâssement dans les contes féminins, quand les auteurs de sexe masculin s'en encombrant moins.

Mais la plus touchante des surprises au sein de cette esthétique amoureuse sophistiquée reste sans conteste l'amertume évoquée plus haut chez mademoiselle Bernard ; la déception associée au mariage, expression d'une angoisse propre au conte féminin. Là encore, l'influence de la préciosité et du pessimisme conjugal qu'elle véhicule appose son sceau ; le lecteur le vérifiera lors de la publication des œuvres de la comtesse de Murat, la plus désabusée des conteuses, ou en se plongeant dans le premier tome de la collection, chez madame d'Aulnoy (4).

Et puisque la passion ne tient pas ses promesses et que les princesses sont instamment priées de ne pas jouer les Juliette ou les Phèdre en s'abandonnant au désespoir, il faut survivre. Suivre l'exemple donné par l'élite : c'est-à-dire par les fées, véritables héroïnes des contes. Des fées, savantes, spirituelles, capables surtout de trouver quelques succédanés aux amours déçues... La généreuse description des repas, des toilettes et des mille et une frivolités qui savent réchauffer le cœur d'une femme doit ainsi consoler les bovarystes précoces.

La leçon est entendue et, au siècle suivant, les conteuses explorent avec ferveur les arcanes de la sensualité. Les perversions les plus fantasques auraient-elle des vertus rédemptrices ? Auteur de la première version de *la Belle et la Bête* en 1740 (à paraître dans un prochain volume), madame de Villeneuve fait plus que le suggérer

## ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

---

La Bibliothèque des génies  
et des fées  
ou le formidable mausolée  
d'une épopée mondaine

et met en scène une héroïne qui, au matin de ses rêves érotiques, s'éveille dans des draps trempés... Cette antithèse de l'innocente bergère apprend ensuite à aimer une Bête aussi repoussante que vulgaire, malgré l'abominable question rituelle que cette dernière lui pose chaque soir : « Voulez-vous coucher avec moi, la Belle ? »

Au-delà de leur libertinage assumé, les conteuses deviennent premières garantes de la cohérence de l'univers merveilleux en énonçant clairement les lois du royaume des fées. Le lecteur se familiarise ainsi avec les us et coutumes de ces dames de la nuit qui, d'un recueil à l'autre, sont toujours au nombre de sept lorsqu'elles se penchent sur un berceau, incapables de lutter contre les forces du mal sans le providentiel secours d'un amour sincère, ou encore au volant de chars ailés.

Dans le même temps, les hommes s'attachent à sauver le conte de fées fin de siècle de l'atmosphère confinée des salons. Fuyant les alcôves bavardes, ces messieurs voguent vers d'autres horizons pour offrir au conte l'aventure du voyage, tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La récente publication des *Mille et Une Nuits* dans « la Bibliothèque de la Pléiade » a rappelé l'importance de la fièvre orientaliste qui s'est emparée de la France lors de leur première parution, en 1704. Nul besoin d'y revenir. La découverte initiatique par l'étranger de son propre pays ou l'émerveillement devant l'ailleurs exotique chers à Voltaire ou à Montesquieu a tracé des sentiers que les conteurs ne se sont pas privés d'arpenter en tous sens.

En réponse, nombre de conteuses assignées à résidence inventent des pays imaginaires, rejoignant parfois Swift, s'imposant rétrospectivement comme de véritables génies fantaisistes. À cet égard, il est indispensable de découvrir les joyaux du *Cabinet* : les contes de mademoiselle de Lubert, dont l'imagination aussi déréglée qu'insatiable associé à un esprit pervers mérite le plus vif intérêt. Le chat du *Maître et Marguerite* de Boulgakov est sans conteste l'héritier du gros matou aux ailes roses qu'elle décrit dans *le Prince Glacé et la princesse Étincelante*, au même titre que celui de *Alice* de Carroll. Palais sous-marins, princesses que l'on range dans un étui à lunettes et marmottes géantes hantent les récits de cette originale demoiselle au talent injustement méconnu, que Voltaire appelait « Muse et Grâce » et qui, après avoir composé un *Épître sur la paresse*, préféra

## ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

---

La *Bibliothèque des génies  
et des fées*  
ou le formidable mausolée  
d'une épopée mondaine

rédigé ses contes seule chez elle plutôt que de se marier.

Non sans sagesse, quelques belles solitaires laissent alors le soin à leurs confrères de décrire de lointains royaumes certes plus vraisemblables... quoique fort ennuyeux.

Ainsi le comte de Caylus, doublement académicien et descendant direct d'Agrippa d'Aubigné s'enfoncé-t-il, malgré ses interminables contes à l'orientale ou prétendument parodiques, dans un bavardage complaisant. Ses personnages sont emportés dans des tribulations au rythme peu enlevé, et l'on regrette à chaque page l'absence d'humour si dommageable à un genre dont on attend avant tout légèreté et bonne humeur. À l'évidence, Caylus appartient à cette race de conteurs ambivalents qui, à longueur de préface, se défendent d'en être avant de quereller leurs pairs si l'un d'eux a l'outrecuidance de prétendre les plagier (5). Et finalement, l'on préférera aux vanités de ce fâcheux le prochain volume de *Champion* dédiés aux conteurs de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels figureront Perrault, l'exquis chevalier de Mailly ou encore l'abbé de Choisy (celui-là même qui confessa dans ses *Mémoires* comment il se travestissait en femme et y prenait grand plaisir).

Car en matière de contes de fées, les fantaisistes et les insolents demeurent les maîtres ; ceux qui ont su montrer qu'en d'autres temps la littérature française était le lieu privilégié de l'imagination.

Que l'on ne s'y trompe pas : les quarante et un volumes du *Cabinet* forment une bibliothèque entière, qui ne renferme certes pas que des chefs-d'œuvre. Mais il y souffle une liberté de ton, un goût de la bagatelle, une invitation au merveilleux dont l'honnête homme du monde contemporain peut se griser, tant il est vrai que le pur divertissement ne comporte pas plus d'un effet pervers : celui de charmer l'esprit.

*Bibliothèque des génies et des fées* dirigée par Nadine Jasmin, Paris, Honoré Champion :

I : Madame d'Aulnoy, *Contes*, édition critique établie par Aurélie Zygel-Basso, « Sources classiques », n° 59, 2004, 1 232 p.

II : Mademoiselle Lhéritier, mademoiselle Bernard, mademoiselle de La Force, madame Durand, madame d'Auneuil : *Contes*, édition critique établie par Raymonde Robert, « Sources classiques », n° 53, 784 p.

XII : Comte de Caylus, *Contes*, édition critique établie par Julie Boch, « Sources

## ÉTUDES ET RÉFLEXIONS

---

La *Bibliothèque des génies  
et des fées*  
ou le formidable mausolée  
d'une épopée mondaine

classiques », n° 66, 752 p.

XIV : Mademoiselle de Lubert, *Contes*, édition critique établie par Aurélie Zygel-Basso,  
« Sources classiques », n° 60, 592 p.

À paraître :

IV : Perrault, Fénelon, Mailly, Préchac, Choisy, *Contes*.

On retrouve bon nombre de ces contes de fées dans les anthologies suivantes :

*le Cabinet des Fées*, anthologie dirigées par Élisabeth Lemirre, Picquier, 2000.

*Si les fées m'étaient contées*, anthologie choisie et présentée par Francis Lacassin,  
Omnibus, 2003.

Ou hors recueil :

Mademoiselle de Lubert, *la Princesse Camion*, « le Petit Mercure », Mercure de  
France, 1995.

1. Abbé de Villiers, *Entretien sur les contes de fées*, 1699.

2. *Ibid.*

3. Madame Durand, *le Prodiges d'amour*.

4. Voir par exemple *Serpentin vert*, où la princesse de l'île des Plaisirs tranquilles se  
refuse à subir les désordres inouïs de l'amour et entend se tenir à l'écart de toute  
« menace » d'hyménée !

5. L'attribution abusive (due à la malhonnêteté d'un éditeur) du conte *le Loup  
galeux* à madame de Villeneuve fit enrager Caylus, qui répondit violemment par un  
*Avis du véritable et premier auteur du « Loup galeux »*. L'affaire, absolument  
dénuée d'intérêt tant le style de madame de Villeneuve était différent de celui du  
comte, fit cependant grand bruit.

■ Après avoir consacré un troisième cycle d'études universitaires à la littérature  
française des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Claire Debru travaille désormais dans l'édition.  
Elle est également critique et traductrice.